



PQ
1988
H4P4



LES PERSÉCUTIONS

DIABOLIQUES,

OU

LA DESCENTE

D'ARLEQUIN AUX ENFERS.

MÉLO-DRAME EN QUATRE ACTES;

Par MM. HENRION et BASILE;

Musique de M. HENRI; Ballets de M. ADAM; décors
de M. BASILE.

*Représenté pour la première fois à Paris sur le
Théâtre du Marais, le 19 Frimaire an 13.*

A L I E G E ,

Chez J. A. LATOUR, Imprimeur-Libraire, Pont-d'Isle.

AN XIII. — 1805.

P E R S O N N A G E S.

MM.

ARLEQUIN.	<i>Meunier.</i>
D. LOUIS.	<i>Duperche.</i>
D. PEDRE.	<i>Dupuis.</i>
SCAPIN.	<i>Morel.</i>
PLUTON.	<i>Villard.</i>
GROS PIERRE.	<i>Villard.</i>
SIMON.	<i>St. Jules.</i>
Un Démon, qui paraît en druide.	<i>St. Clair.</i>
Un Démon en druide non parlant.	<i>Guedron.</i>
L'AMOUR.	<i>Mlle. Duperche.</i>
ARGENTINE.	<i>Mlle. Beuglel.</i>
PROSERPINE.	<i>Mde. Dumenie.</i>
NEMESIS.	<i>Mde. Lempereur.</i>
DIANE.	<i>Mlle. Courcelle.</i>
Juges infernaux.	
Les trois Parques.	
Paysans.	
Paysannes.	
Démons.	
Nymphes des bois.	

F
178
H4 F4

LES PERSÉCUTIONS
DIABOLIQUES,
OU
LA DESCENTE D'ARLEQUIN
AUX ENFERS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente à l'un des côtés le Temple de Diane entouré du bois sacré ; de l'autre , l'autre qui conduit aux enfers. Au milieu est la prison du Destin ; au-dessus de la porte on lit ces mots : la vengeance des Dieux. Sur le devant est un bosquet agréable.

SCENE PREMIERE.

(Une troupe de payfans & payfannes arrive en dansant & en chantant.)

MES amis, du courage :
Travaillons bien le jour ;
A la fin de l'ouvrage
Nous ferons tous l'amour ;
Quand le destin l'ordonne .
Suivons ses douces lois ,
Avec sa bucheronne
Il est doux d'être au bois.

(Chacun s'amuse à couper du bois.)

GROS PIERRE.

Tatigué, n'faites pas tant d'bruit du côté du temple de Diane ; vous savez ben qui nous est défendu d'en approcher , sous peine d'être tourmenté par les mauvais génies que la déesse a à ses ordres.

S I M O N.

Je l'savons comme toi, par ainsi tu ne nous apprends rien d'nouveau.

G R O S P I E R R E.

J'parie que vous n'savez pas la nouvelle qui s'reprend dans les environs ?

S I M O N.

Quoi donc ?

G R O S P I E R R E.

J'parie que vous n'savez pas que la déesse Diane n'est plus dans le temple avec ses nymphes.

S I M O N.

Tu en fais long. Et qu'est-ce qui ta dit ça ?

G R O S P I E R R E.

Je l'fais d'bonne part... Approchez-vous tertous autour d'moi, j'allons vous rendre aussi savans que je l'fis moi-même.

(*Les hommes & les femmes l'entourent.*)

Ecoutez ben : vous savez, comme moi, qu'on voit souvent un enfant roder dans les environs, tantôt sous une forme & tantôt sous une autre.

S I M O N.

Oui : j'nous en rappellons ben.

G R O S P I E R R E.

Eh ben cet enfant-là, n'est pas un enfant, c'est l'amour qu'on le nomme, & il ne prend ce déguisement que pour venir taquiner nos nymphes ; c'est pour ça que la déesse est partie pour porter ses plaintes & lui faire donner sur les doigts... On dit même qu'il n'en fera pas bon marchand ; mais motus, n'allez pas ébruiter ça, sur-tout.

S I M O N.

Il n'y a pas de danger.

G R O S P I E R R E.

C'est que, voyez-vous, on ne doit pas dire du mal de ceux qu'on doit craindre, sur-tout de l'amour ; car c'est un gail-lard qu'a ben des malices à son service... C'est pour ça que nos nymphes n'osent pas sortir... Elles craignent que ce petit espiegle n'vienne leux jouer queuq'tour d'fa façon.

(*Un orage terrible se fait entendre, le ciel est en feu.*) (*Les paysans sont effrayés.*)

Tatigué quel orage !

S I M O N.

V'là ce que c'est que d'avoir la langue trop longue, c'est l'amour qui te punit. (*L'orage redouble.*)

G R O S P I E R R E.

Je vous demandons ben pardon, monsieur l'amour, si je m'suis permis queuq'gaieté sur vot' compte.... Mais ça n'm'arrivera plus. (*L'orage & la pluie.*)

S I M O N.

Mettons-nous à couvert jusqu'à ce que la pluie soit cessée... Entrons dans c'té caverne qui n'est qu'à deux pas... Ensuite je r'viendrons ramasser nos branches... Venez, venez.

(*Tout le monde sort.*)

S C E N E I I.

(Nemesis dans un char, & l'amour devant elle. Ce char est traîné par deux monstres affreux; Nemesis secoue son flambeau; & a le poignard levé sur l'amour, qui est couvert d'un crêpe noir.)

N E M E S I S , *sortant du char.*

Le livre du destin m'apprend que pour vous punir des maux que vous avez causés au genre humain, le céleste aréopage, sur la plainte de Diane, vous avoit condamné à la peine de mort : mais que le grand Jupiter touché de la beauté & des larmes de votre mere, avoit bien voulu commuer cette peine en une réclusion qui seroit perpétuelle si un amant fidele ne venoit vous en délivrer.... Vous savez plus que personne combien ils sont rares; ainsi, pr parez-vous à y voir la révolution de plusieurs siècles. (*Roulement de tonnerre.*) Hôlà! génies soumis à mes ordres, accourez tous...

(Plusieurs monstres arrivent. Un autre descend d'en haut, portant à sa main une clef d'or, qui ouvre la prison. Nemesis la reçoit, & ouvre la porte.)

C'est à vous Astarot que je confie la clef d'or de ce temple; vous ne la remettrez qu'à un amant entièrement fidele. Les dieux par un don particulier vous feront connaître parmi vous ceux qui se présenteront s'il s'en trouve réellement un.

(Astarot reçoit la clef & va enfermer l'Amour. Nemesis remonte au ciel de la même maniere dont elle est descendue. Le beau tems renaît.)

S C E N E I I I.

ASTAROT & FEMININI, *aux deux coins de la prison.*GROS PIERRE, SIMON, *Buchérons & Bucheresses.*

S I M O N.

V'la l'item qui se remet au beau ; venez, mes amis, m'est avis que ce n'étoit que queuq'giboulée. On ne s'aperçoit pas tant seulement qu'il a plu, car la terre n'est pas un brin humectée.....

G R O S P I E R R E.

Tant mieux, car je n'aurions pas pu commencer la journée comme j'faisons ordinairement avant que d'nous mettre à l'ouvrage ; c't'orage que j'ai entendu m'a coupé la parole comme j'ouvrais la bouche pour proposer à Simon d'nous chanter une ronde.

S I M O N.

Chacun son tour, maître Gros Pierre, hier c'étoit l'mien, aujourd'hui, ça te revient.

G R O S P I E R R E.

Allons ; je ne me ferai pas tirer l'oreille pour ça... V'là que j'm'y mets.... Laquelle voulez-vous que je vous chante ?

S I M O N.

Celle de la cruche, c'est la plus drôle...

G R O S P I E R R E.

Non : celle du jardin à ma tante est plus gaie.

S I M O N.

J'aime mieux la cruche.

G R O S P I E R R E.

Va, pour la cruche.

A ma quatorzième année

Je possédais au hameau

Une cruche à moi donnée

Pour aller puiser de l'eau

Et lon lan la landerirette

Et lon lan la laderiré

} Le chœur repette.

(Pendant ce refrain, Astarot qui gardoit le temple du Destin est venu danser avec les bucherons, qui à sa vue poussent des cris & se sauvent de l'autre côté du théâtre.)

S C E N E I V.

L E S M Ê M E S , A R L E Q U I N.

(Arlequin avec une bêche à la main. Il s'avance au milieu des bucherons, & les salue en pleurant.)

S I M O N.

Ah ! mon Dieu, monsieur, vous avez l'air bien triste ; & où allez-vous donc comme cela ?

A R L E Q U I N.

Messieurs, ne vous dérangez pas de vos jeux, je vous en prie, ça n'en vaut pas la peine ; je vais à mon enterrement.

S I M O N.

Vous voulez rire assurément... Vous êtes plein de santé & bien vivant morbleu !... Vous ne nous ferez jamais croire qu'on va vous enterrer... Oh ! ce n'est pas à des bucherons qu'on débite de tels fagots !

A R L E Q U I N.

C'est si vrai que vous me voyez déjà en deuil de moi-même.

G R O S P I E R R E.

Avec cet outil à la main je vous aurois plutôt pris pour un jardinier de Cythère que pour un trépassé.

A R L E Q U I N.

Cette bêche est pour creuser ma tombe, quand je me ferai pendu.

S I M O N.

Pendu !... Oh ! voilà un projet trop élevé !... Tenez, si vous m'en croyez, restez plutôt parmi nous : nous travaillons du matin au soir, & nous faisons l'amour du soir au matin.

A R L E Q U I N.

Cela ne se peut, vous dis-je : il faut absolument que je meure pour vivre heureux.

G R O S P I E R R E.

Au moins contez nous donc d'où vient votre chagrin ?

A R L E Q U I N.

Il faut que vous sachiez, mes bons amis, que j'aimois & que j'étois aimé de la charmante Argentine ; mais que son père, qui est un vieil avare, sans égard à notre tendresse va l'unir au fils d'un de ses amis qui est riche : j'ai ressenti tant de douleur de cet injustice, que j'ai résolu de trouver la mort dans cette forêt plutôt que d'être témoin du triomphe de mon rival.

S I M O N.

Vous l'aimez donc bien, cette Argentine.

A R L E Q U I N.

Je ne veux pas même la quitter au tombeau : j'emporte avec moi son portrait en miniature.

(Il sort un grand portrait bien chargé en couleur rouge & ridicule , le baise & pleure... puis le roule & le place dans sa ceinture, sur son dos, en disant :

Viens sur mon cœur.

G R O S P I E R R E.

Voilà bien le modèle de la constance ! ... Mais, Monsieur, vous qui êtes un amant parfait, vous feriez un excellent mari... Que ne faites-vous un choix parmi les jeunes filles que vous voyez, nous irions tous à votre nôce & nous nous divertirions bien. Voyez comme elles sont aimables !

(Les jeunes filles passent tour-à-tour devant Arlequin, lui font de jolies agaceries. Il les rejette.)

S I M O N.

Allons, mes amis, puisque nous ne pouvons rien sur le sort de ce jeune homme, & qu'il refuse nos offres, retournons gaiement au hameau.

C H Œ U R.

(On reprend en sortant.)

Mes amis, du courage, &c.

S C E N E V.

A S T A R O T, à la porte du temple.

A R L E Q U I N, se croyant seul.

Pauvre Arlequin !.. que vas-tu devenir?... Quelle vie mèneras-tu après ta mort?... Par qui seras-tu regretté sur la terre?... Qu'importe !.. pourvu que je ne sois point le témoin de la perte de mon amante.... J'aime mieux mourir dans le délire de l'amour que de vivre jaloux ou indifférent... Allons exécuter ce terrible projet.... Mais, qu'aperçois-je ? une troupe de jolis enfans... Oh ! ne les rendons pas témoins d'un événement si tragique.... Cachons toujours à l'innocence les actions qu'on dit criminelles.

S C E N E

S C E N E VI.

ASTAROT, à la porte du Temple, ARLEQUIN,
PETITS GÉNIES DES BOIS.

S C E N E D E P A N T O M I M E.

(Une troupe de petites danseuses en nymphes vient danser autour de lui, forme différens groupes & tableaux. Les nymphes cherchent à enlacer Arlequin dans leurs guirlandes de fleurs, mais il les évite & leur fait entendre que rien ne peut le séduire, attendu qu'une maîtresse occupe son cœur tout entier. Voyant sa résistance la troupe s'éloigne peu-à-peu & disparaît.)

S C E N E VII.

ASTAROT, à la porte du Temple, ARLEQUIN.

A R L E Q U I N.

Ils sont partis ces jolis petits enfans!... leurs jeux séducteurs loin de me faire oublier ma résolution ne me la que trop rappellée... Ils m'ont peint le bonheur, & le bonheur pour moi ne peut exister sans mon Argentine... Mais c'est assez la pleurer vivant, il faut que j'aie la pleurer chez les morts.... Comme ces gens-là ne doivent pas être bien gais, ils compatiront à mes peines.... Mais qu'aperçois-je?... est-ce que cette maison seroit le palais du Roi de la Chine, je vois un magot qui fait sentinelle à la porte... Si c'étoit le tombeau de quelque grand amoureux mort de chagrin, j'irois volontiers lui tenir compagnie... (*Il s'approche.*) Si j'étois bien sûr que la sentinelle me laissât passer... Tiens, elle ne me dit rien du tout... C'est qu'apparemment il n'y a pas de consigne dans le corps-de-garde... Ah! mon Dieu, plus j'approche & plus mon cœur palpite... Reculons-nous... Loin de cette porte, il ne bat plus du tout... Quel singulier effet!... Reconnaissons... (*Il avance ou recule suivant le jeu de scène.*) Il palpite... Il ne palpite plus... Si je parlois au gardien... Mais il faut lui parler poliment, & pas trop haut crainte de l'épouvanter... (*Il crie fort.*) Vilain maroquin! qui êtes jambé comme un escargot, voulez-vous me dire où je suis?

(Astarot ne répond pas, mais il fait un signe, & deux autres petits monstres apportent humblement la clef d'or sur un plat d'argent qu'ils offrent à Arlequin.)

ARLEQUIN.

Vous êtes bien polis vous autres!... Qu'est-ce que c'est que cette clef?... Ils sont muets... Ce sont des génies mâles, car ils ne parlent pas... Voilà l'heure du repas, c'est sans doute la clef du réfectoire, entrons-y, & voyons si ces messieurs sont bonne-chère.... Mais, hélas!.. à quoi cela me servira-t-il? je dois mourir & non pas dîner... Examinons ce que je dois faire... Mourir empêche de dîner, mais dîner n'empêche pas de mourir, ... Or, entrons dans la salle à manger, & mettons-nous à table en attendant la mort.

(Arlequin va ouvrir la porte de la prison : l'Amour paroît.)

SCENE VIII.

L'AMOUR, ARLEQUIN.

L'AMOUR.

Arrête, Arlequin, je suis l'Amour; tu viens de me délivrer d'un esclavage, qui, sans ta tendresse pour Argentine, auroit pu durer encore long-temps. Je veux te prouver combien je suis reconnoissant d'un tel service, & faire en ta faveur autant que tu as fait pour moi.

ARLEQUIN.

Hélas! je n'ai plus besoin de rien : puisque je ne viens en ces lieux que pour y trouver la mort.

L'AMOUR.

Je ne fais ce qui t'afflige, mais tu auras bientôt changé de résolution quand tu sauras que ton Argentine a apporté par amour pour toi une si grande résistance au mariage qu'on lui proposoit, que ton rival perd en ce moment tout espoir de l'obtenir.... Mais comme son pere n'est pas encore revenu de ses préventions, il faut employer, tour-à-tour, la ruse ou la force, afin de rester maître absolu; tu as besoin pour cela d'un pouvoir surnaturel : prends ce flacon, tant que tu l'auras, personne ne pourra te vaincre, c'est un talisman que je te donne & qui te secondera à merveille... Mais, si tu le perdois jamais, tu retomberois dans l'infortune & sans aucun pouvoir. Je vais te transporter aux pieds de ton amante, ce sera à toi de faire le reste.

(Arlequin se prosterne devant l'Amour. — L'Amour s'approche d'un petit bosquet de fleurs. le touche de son arc; aussitôt il change en joli char traîné par deux colombes. L'Amour monte dans le char, invite Arlequin de se placer à côté de lui. Quand ce char s'élève, Arlequin laisse tomber son chapeau & fait le lazzi de vouloir courir après.)

SCENE IX.

DIANE, ET SES NYMPHES.

(Une musique mélodieuse annonce l'arrivée de Diane, qui est entourée de ses nymphes.)

DIANE.

Chastes nymphes, vous n'aurez plus à redouter un ennemi dangereux; les destins viennent de mettre un terme aux maux que l'Amour a trop long-temps causés sur la terre; ses flèches sont brisées, son carquois n'existe plus, & son temple est détruit. Une réclusion éternelle porte atteinte à son immortalité, & renferme avec lui cette dangereuse puissance qui attachoit tous les mortels à son char.

(Le tonnerre se fait entendre ainsi qu'une musique terrible. Deux petits Génies apportent cette légende : L'AMOUR EST DÉLIVRÉ PAR UN AMANT FIDÈLE.)

DIANE.

Ce coup est affreux, j'en aurai vengeance! Que les génies infernaux partagent mon pouvoir, & qu'ils ne rentrent dans l'esjour du Cocyte qu'après avoir vaincu mon ennemi.

(Elle trace un cercle avec sa baguette.)

ARIE TTE.

Démons soumis à ma puissance,

Sortez des sombres bords,

Venez du séjour des morts

Pour servir ma vengeance!

Livrez aux tourmens des enfers

Le mortel téméraire

Qui vint briser les fers

Du tyran de la terre.

Etouffez-le de vos serpens;

Ravissez-lui son ame impure!

Qu'il périsse dans les tourmens!...

Vous aurez vengé la nature.

Les démons sortent
de l'autre, armés de
torches & de serpens.

(Les nymphes suivent la déesse qui sort précipitamment. Les démons sortent de différens côtés en faisant agiter leurs flambeaux, ce qui doit former un tableau pittoresque.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin illuminé en verres de couleurs, où tout est disposé pour une fête ; à l'un des côtés est un pavillon élégant , de l'autre, une aile de la maison de Don Louis.

SCENE PREMIERE.

(Scapin amène une troupe de paysans portant chacun un chiffre, & lorsqu'ils sont placés en chartrons, ils élèvent avec les bras les chiffres dont ils sont porteurs, & on lit : DON PEDRE... A ce groupe succède celui des paysannes dont le même jeu repète celui d'Argentine.)

SCAPIN.

C'est bien penser, mes amis... Et puisque je vous vois dans d'aussi bonnes dispositions... profitons de l'allégresse générale, mettons-nous à table & vidons-y quelques flacons à la santé des nouveaux mariés.... J'espère qu'ils ne le trouveront pas mauvais.

(Scapin se met à table avec plusieurs autres.)

Savez-vous, mes amis, que le seigneur D. Pedre, qui va épouser mademoiselle Argentine, est un fort joli garçon ?

LES PAYSANS.

Oui, oui.

SCAPIN.

Buvons à sa santé... Et que mademoiselle est une personne fort sage, qui n'a jamais fait parler sur elle ; sa réputation flaire comme beaume dans l'une & l'autre Espagne ?

LES PAYSANS.

Oui, oui.

SCAPIN.

Buvons à sa renommée... A sa vertu... L'époux est jeune & brave ; il a toujours préféré le parti des armes à celui du barreau ; il est fait pour se distinguer à la guerre : déjà je le vois affronter les ennemis.

LES PAYSANS.

Oui, oui.

SCAPIN.

Buvons à ses succès.

(Le théâtre s'obscurcit tout-à-coup, un globe de feu paroît dans les airs : Scapin appelle ses maîtres par les signes d'usage & les mots : *holà ! holà !* qu'il dit avec frayeur.)

SCENE II.

LES MÊMES, D. LOUIS, D. PEDRE;
ARGENTINE, SUITE.

D. LOUIS.

Que veut dire tout ceci... Quels prodiges!... quels phénomènes nouveaux!.. Je n'ai rien vu de ma vie d'aussi surprenant.

D. PEDRE.

Rassurez-vous, seigneur, tout cela ne fera rien. La nuit une fois dissipée, nous reprendrons les jeux qui doivent embellir l'instant où vous voulez bien m'accorder la main de la signora votre fille.

(Le globe s'ouvre & on lit sur un transparent, ces mots écrits en lettres de feu :

L'AMOUR ACCORDE ARGENTINE AU FIDÈLE ARLEQUIN.

Au-dessous de cette légende, ou après qu'elle est disparue, on voit un tableau en transparent, représentant Arlequin & Argentine aux genoux de l'Amour.)

D. PEDRE.

O fatale circonstance!... pouvoir invisible que je ne saurai combattre...

D. LOUIS.

Ces vains prestiges, mon cher D. Pedre, ne peuvent ni m'épouvanter, ni me faire changer de résolution à votre égard... Quelques foyent les méchants qui nous persécutent, vous n'en épouserez pas moins ma fille Argentine.

D. PEDRE.

Croyez, seigneur, que je tirerai vengeance du téméraire qui ose troubler les plaisirs d'un si beau jour.

ARGENTINE.

Mais, mon pere, ne craignez-vous pas que quelque puissance surnaturelle...

D. LOUIS.

Un preux chevalier comme moi doit tout braver, surtout lorsqu'il s'agit de l'honneur de sa famille & du bonheur de son enfant... Que l'allégresse succède à ce moment de trouble. Scapin va rester en ces lieux pour surveiller les préparatifs de la fête, qui auront été vainement interrompus. Quant à nous, retirons-nous dans le pavillon jusqu'au moment où la cérémonie nous rappelle en ces lieux.

(D. Pedre offre la main à Argentine. D. Louis les suit. — Ils entrent tous trois dans le pavillon.) (Les illuminations reparaissent comme au commencement de la scène.)

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

(Scapin & des gens de la fête sont d'un côté. — Arlequin, monté sur un aigle, arrive de l'autre. — L'aigle repart vers le ciel.)

ARLEQUIN.

Ma foi, vive ma jolie petite monture... Ça fait un bien bon cheval que cet aigle-là!... Il n'y a pas de montées qui l'arrête... Mais il ne s'agit pas de ma bête, nous ne sommes venus ici, elle & moi, que pour Argentine; il faut que je la voye... Un amant loin de sa maitresse languit comme une fleur privée de la rosée du matin, tous deux séchent sur pied.... Si je pouvois me trouver auprès d'elle, sans en être vu.... Elle ne me verroit pas, mais à mon tour je verrois peut-être des choses que je ne voudrois pas voir. N'importe... essayons toujours... approchons sans bruit... Que vois-je?... La porte est fermée... Eh bien! qu'à cela ne tienne, entrons par la fenêtre... On dit que l'Amour s'envole quelquefois par là. .. Si je le rencontre je lui ferai une barrière avec la jalousie.

(Il veut monter sur sa batte qui ploye. — Il la touche de son ratisman, & elle devient si grande qu'elle le porte aux fenêtres de sa maitresse. Il entre dans la maison.)

SCENE IV.

SCAPIN, GENS DE LA FÊTE.

SCAPIN.

Qu'est-ce que je vois?... un voleur qui s'introduit chez le seigneur D. Louis... A moi, mes amis... au voleur... au voleur... accourez-tous... au voleur...

(Un homme de la fête a apporté une échelle à Scapin, qui, lorsqu'il monte dessus, s'enfoncé d'un échelon sous terre.)

SCAPIN.

C'est donc le diable qui le protège!

(D'autres gens ont barricadé la porte & se sont armés d'armes résistibles, comme bâtons & outils de jardinage.)

(Le théâtre change à vue & représente, une salle : à l'un des côtés est une fenêtre avec de grands carreaux de vitres; un armoire se trouve dans le fond, placé de façon qu'on peut passer derrière.)

S C E N E V.

S C A P I N , P A Y S A N S .

S C A P I N , *aux Payfans.*

Estes-vous bien tous ici ?

S I M O N .

Nous y sommes tretous... M'est avis qu'vous avez peur ,
monfieur Scapin.

S C A P I N , *faisant un mouvement poltron.*

Moi...oh ! mon Dieu , non... Pourtant je voudrois bien fa-
voir quel est le génie qui nous lutine autant.

S I M O N .

Queuque malicieux personnage dont toute la science & le
pouvoir feroient bientôt éclipsés s'il a tant seulement la té-
mérité de se faire connoître à moi.

S C A P I N .

Il faut absolument le chercher , le prendre & le punir.

S I M O N .

C'est itou mon avis... Vous ne devez pas l'aimer , vous ,
monfieur Scapin , il vous croit plus bonace qu'un autre ,
car c'est toujours sur vous qu'il exerce ses espiégleries.

S C A P I N .

Aussi , si je le découvre... il verra de quel bois est faite
mon épée. (*En disant cela il fait un geste menaçant.*)

S I M O N .

Prenez donc garde... ne tirez pas comme ça votre pou-
dre aux moiniaux.

S C A P I N .

Dans la fureur où je suis , je vais de la cave au grenier..
du grenier à la cave , & dans quel endroit que je le rencon-
re , il y aura du sang... ou du vin de versé.. (*Il sort.*)

SCENE VI.

LES PAYSANS,

SIMON, *riant de Scapin.*

Quel luron! .. il fait son brave parce que l'ennemi n'est pas là. . Tous ces esprits foibles sont de pauvres gens... Il croit aux revenants comme s'il y en avoit... Morbleu! moi qui n'y crois pas, si jamais quelqu'un s'avisoit de se gausser de moi & le contrefais pour éprouver mon courage, je le....

SCENE VII.

LES MÊMES, MONSTRES.

(Au même instant plusieurs monstres paraissent, les paysans effrayés se sauvent par un carreau de la fenêtre.)

(Le paysan qui a fait le brave veut y passer aussi, mais ce carreau se referme & lui serre la tête. Il crie, fait des efforts pour se dégager, & essaye de se retirer; mais le col s'allonge à mesure qu'il s'éloigne : il s'approche, ouvre le carreau, dégage sa tête, & il sort.)

SCENE VIII.

SIMON, SCAPIN, ARGENTINE, D. LOUIS:

(Scapin qui entre brusquement reste effrayé du prodige qu'il voit. Il crie.)

SCAPIN.

Seigneur Don Louis... Seigneur Don Louis... arrivez vite... arrivez vite... on nous joue encore des tours.

D. LOUIS, *entrant avec sa fille tandis que le paysan sort de l'autre côté.*

Où sont les téméraires?

SCAPIN.

Ne les attaquez pas, ils sont en force.

ARGENTINE.

Vous voyez, mon père, toutes les persécutions que nous éprouvons... c'est une vengeance de l'Amour.

D. LOUIS.

Je saurai mettre fin à tous ces événements & assurer ton bonheur pour toujours.

SCAPIN.

S C A P I N.

Je vous ai fait savoir ce qui m'étoit arrivé sur l'échelle... Eh bien ! depuis, une troupe de lutins a dispersé les payfans, vos vassaux... Oh ! pour moi, je n'y tiens plus... et si les esprits continuent de nous assiéger, je vous préviens que n'étant pas bien avec eux, je serai obligé de quitter votre service.

D. L O U I S.

Ne t'effrayes plus de rien, mon cher Scapin... nous touchons au dénouement de cette aventure. J'ai besoin pour y parvenir du courage & des sages avis de D. Pedre ; va le trouver de ma part, & lui dire que je l'invite de se rendre auprès de moi le plus promptement possible.

S C A P I N.

Je cours exécuter vos ordres.

(Il fort.)

S C E N E IX.

D. LOUIS, ARGENTINE, ARLEQUIN

habillé comme D. Pedre & se faisant passer pour lui.

D. LOUIS à Arlequin, qu'il prend pour D. Pedre.

Ah ! mon cher D. Pedre, que vous faites bien d'arriver !

A R L E Q U I N , à part.

Bon ! il se méprend... (haut.) Qu'est-il donc survenu que j'ignore ?

D. L O U I S.

Des choses inouïes... Le diable s'est mêlé de mes affaires.

A R L E Q U I N.

Vous ne pouviez pas envoyer le diable...

D. L O U I S.

Au diable, n'est-ce pas ?...

A R L E Q U I N.

Il ne faut pas prendre tant de précautions avec eux !

D. L O U I S.

Don Pedre, j'attendois mieux de votre courage... & je croyois qu'au récit de ces offenses, votre juste courroux vous auroit armé contre les malins esprits qui me tourmentent.

A R L E Q U I N.

Croyez, beau-pere, que je partagerai aussi bien que vous les insultes qu'on voudroit vous faire... Mais comment

voulez-vous que j'ajoute foi à des contes de revenants... Personne n'y croit plus,... & à moins que je ne voie moi-même ces choses extraordinaires, ma raison se refusera d'y croire.

D. L O U I S , *ironiquement.*

Refuserez-vous aussi de croire que vous avez un rival... Qu'il existe un nommé Arlequin, un mauvais sujet, qui a fait pacte avec le diable...

A R L E Q U I N.

Ah! pour celui-là, je le connois, il faut s'en méfier... Je crains beaucoup son retour.

D. L O U I S.

Et moi donc, je tremble qu'il approche ma maison.

A R L E Q U I N.

Qui l'en empêcherait?... Vous la surveillez si peu; car, que faites-vous en ce moment?... Au-lieu de vous plaindre, comme vous le faites, ce qui ne sert à rien, ne devriez-vous pas plutôt être en sentinelle devant votre maison... Il est prudent de le tenir loin jusqu'au moment où mon mariage sera conclu.

D. L O U I S.

Vous avez raison... aussi je cours donner les consignes les plus sévères à son égard.

(*Il sort.*)

S C E N E X.

A R L E Q U I N , A R G E N T I N E.

A R L E Q U I N , *à part.*

Ne nous faisons pas encore reconnoître à Argentine, & sachons d'elle-même ce qu'elle pense de mon rival. (*haut*) Quel beau jour pour moi! ma chère Argentine, je vais donc vous épouser en dépit de tous les Arlequins possibles...

A R G E N T I N E.

Vous vous flattez, monsieur, d'un événement qui, si tout va au gré de mes desirs, est encore bien éloigné.

A R L E Q U I N.

Comment, belle Argentine, est-ce que vous songeriez toujours à ce rival que votre perc déteste?

ARGENTINE, *mettant la main sur son cœur.*

Il est toujours-là...

ARLEQUIN.

Mais il est paresseux, gourmand & jaloux.

ARGENTINE.

Vous lui prêtez tous vos défauts... & je ne vous vois pas une seule de ses qualités...

ARLEQUIN.

Je veux parvenir à vous les faire oublier.

ARGENTINE.

Ce fera donc pour que je vous déteste davantage.

ARLEQUIN.

Quel sort vous me préparez...

ARGENTINE.

Il est moins affreux que le mien...

ARLEQUIN.

Il me paroît que nous ferons un joli petit ménage...

ARGENTINE.

Je vous y rendrai l'existence la plus malheureuse.

ARLEQUIN.

L'existence la plus malheureuse... à celui qui vous aime tant.

ARGENTINE.

Si vous m'aimez tant, aimez-moi assez pour ne plus m'aimer du tout.

ARLEQUIN.

Impossible... & puisque je connois enfin ton cœur, ma chère Argentine, il n'est plus tems de feindre, reconnois Arlequin, qui n'avoit pris ce déguisement que pour mieux servir son amour.

(*Il redevient Arlequin par un changement à vue.*)

ARGENTINE.

Ô Ciel!... que vois-je? Mon amant!... Est-ce une illusion?

ARLEQUIN.

Non, ma bonne amie... tu sauras que le hasard ou ma destinée m'ayant amené à délivrer l'amour de prison, il m'a accordé sa protection & fait présent d'un talisman avec lequel je dois vaincre tous les obstacles qui s'opposeroient à notre

union. C'est par mon pouvoir que sont arrivés ici tous les prodiges qu'on y a déjà vus.

ARGENTINE.

Oh ! mon ami, combien cette bonne nouvelle change ma situation.

ARLEQUIN.

Nous n'avons plus de tems à perdre, il faut profiter de mon crédit avec les diables pour que je trouve le paradis avec toi.

ARGENTINE.

Que prétends-tu faire ?

ARLEQUIN.

T'enlever de ces lieux, te soustraire à l'autorité d'un père, dont le sot entêtement causeroit ton malheur, & aux instances d'un ennuyeux rival.

ARGENTINE.

Je suis surprise qu'un amant aussi délicat que toi, me propose une action aussi éloignée de la délicatesse & de mes principes... me laisser enlever !...

ARLEQUIN.

Quand la nécessité l'ordonne...

ARGENTINE.

La nécessité n'ordonne jamais ce que la vertu défend.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Mademoiselle, puisque vous ne voulez pas me seconder dans mon entreprise, épousez le seigneur D. Pedre... Oubliez le pauvre Arlequin... Faites-lui bien du mal... Il n'aura bientôt plus qu'à mourir... Eh bien ! il mourra, & vous en ferez la cause. (*Il pleure.*)

ARGENTINE.

Mon pauvre Arlequin...

ARLEQUIN *toujours pleurant.*

Allez, vous êtes une ingrate... Quand l'amour ordonne quelque chose pour le bonheur, il fait bien ce qu'il fait.

ARGENTINE.

Mais qui me répondra des événemens futurs... Une fois partie...

ARLEQUIN.

N'ai-je pas mon talisman ?

S C E N E X I.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN.

SCAPIN, *entrant & sortant aussitôt.*

Voici le fripon qui me fait tant de mal... Allons chercher main-forte pour l'arrêter & le mettre en prison. (*Il sort.*)

ARLEQUIN.

Allons, ma bonne petite amie... cherchons la félicité sur une terre plus heureuse, & prérons l'espérance pour notre guide.

ARGENTINE.

Ah! qu'une fille est foible quand elle aime.

(*Ils vont pour sortir.*)

S C E N E X I I.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN, D. PEDRE,
D. LOUIS.

D. LOUIS, à *Arlequin.*

Ah! coquin!... arrête-là...

(*Arlequin donne un coup de sa batte. D. Louis se trouve dans une cage de fer. D. Pedre est englouti dans les flammes, & Scapin est enlevé au ciel par un monstre ailé qui a fondu sur lui. Tous poussent des cris. Arlequin & Argentine se sauvent.*)

Fin du second acte.

A Ç T E III.

Le Théâtre représente un site sauvage : sur la droite on voit un vieux reste de colonne. Du côté opposé est l'autre infernal. Dans le fond se trouve une chaîne de rocher ayant un gouffre vomissant des flammes.

S C E N E P R E M I E R E.

(Une troupe de démons fort mystérieusement de la grotte à la lueur de leurs flambeaux.)

(*Les démons sortent de l'autre.*)

C H Œ U R , *piano-piano.*

Amis, de la prudence,
Pour n'être point surpris;
Qu'à notre intelligence
Soit réservé le prix
Que Diane à promis.

Le noir séjour s'offense
Du pouvoir d'Arlequin;
Diane veut enfin
Que cet esprit malin
Tombe en notre puissance.

Amis, de la prudence
Pour n'être point surpris;
Qu'à notre intelligence
Soit réservé le prix
Que Diane à promis.

S C E N E II.

LES MÊMES, UN DÉMON *descend du ciel sur un*
Monstre ailé.

L E D É M O N.

Démons suspendez vos jeux infernaux... Un ennemi redoutable doit se présenter en ces lieux... Sa force est celle du

chameau & son courage celui du lion ; pourtant toute sa puissance peut se détruire en lui ravissant un seul talisman qu'il possède... Alors, sans nuls secours étrangers, il seroit le plus foible de tous les mortels... Démon, employez toutes vos ruses & votre audace pour ravir un flacon à Arlequin ; c'est à ce prix que les enfers seront vengés, & que Diane tiendra sa promesse... Il s'avance, que chacun de vous veille à la défense générale & à sa sûreté particuliere, car nous avons tout à craindre d'un tel ennemi.

(Les démons fuyent. Celui qui étoit posté sur un monstre remonte vers le ciel, & croise le char d'Arlequin & d'Argentine, qui est traîné par deux cygnes, tenus par des rubans roses flottants. Quand il en est descendu l'attelage remonte dans les frises, au signe que fait Arlequin.)

S C E N E III.

A R L E Q U I N, A R G E N T I N E.

A R L E Q U I N.

Eh bien, ma bonne amie, comment trouves-tu ma voiture ?

A R G E N T I N E.

Elle est admirable, en vérité ! mais pourquoi l'avoir sitôt renvoyée... Ne continuons-nous pas notre route ?

A R L E Q U I N.

Non, ma bonne amie, je pense me fixer avec toi dans ces lieux.

A R G E N T I N E.

Ah ! Arlequin, qu'elle imprudence j'ai faite !... Une fille qui quitte son pere, emporte toujours le remords avec elle.

A R L E Q U I N.

Bannis de sombres allarmes... L'honnêteté de ta conduite...

A R G E N T I N E.

N'empêchera pas les méchants de dire ce qui ne sera pas.

A R L E Q U I N.

Trouvons dans la sincérité de nos amours, un remède à tous nos maux.

A R G E N T I N E.

Qui apaisera le chagrin de mon pere ?

A R L E Q U I N.

La nouvelle de ton bonheur, quand nous pourrons le lui apprendre.

A R G E N T I N E.

Il est loin de moi, mais j'emporte avec moi son portrait... C'est devant cette image inanimée que je veux demander tous les matins le pardon de mes fautes... La vue d'un pere en a beaucoup prévenues, & malgré l'amour qui nous lie, que ne puis-je retourner chez lui & jouir encore de la paix du cœur.

(Elle pose le portrait sur un banc.)

A R L E Q U I N.

Tu n'y penses pas... jamais il ne te pardonneroit pas de l'avoir quitté ; & quoique tu sois bien innocente , il te traiteroit comme une fille coupable.

A R G E N T I N E pleurant.

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... que je suis malheureuse !

A R L E Q U I N.

Allons, ne pleure pas, ma bonne amie, je vais te faire souveraine de cette contrée.

A R G E N T I N E.

Tu fais que les grandeurs ne me touchent guere... Mais après tout, as-tu le droit de disposer d'un pays dont les habitans ne te connoissent pas.

A R L E Q U I N.

C'est bien pour cela, car s'ils me connoissoient ils ne voudroient pas de moi pour les gouverner.

A R G E N T I N E.

Comment les y faire consentir.

A R L E Q U I N.

Par le pouvoir de mon talisman... Il opere les plus grands prodiges...

A R G E N T I N E.

Je veux bien le croire ; mais ne trouves-tu pas comme moi que ce pays est aride... On n'y voit que des précipices & des roches tellement battues par les tempêtes, qu'elles ne portent seulement pas un brin de mousse ; on s'y croiroit dans un hyver perpétuel.

A R L E Q U I N.

Quand j'en serai Roi, le printems y régnera sans cesse ; & pour te le prouver, je vais te faire voir un échantillon de la terre que je veux y apporter.

(Ici Arlequin touche la roche de son flacon & la fait changer en un bosquet agréable, au-dessus duquel deux Amours soutiennent chacun une guirlande de fleurs.)

A R G E N T I N E.

A R G E N T I N E.

Oh ! mon ami, tu commandes donc aussi puissamment aux élémens qu'à mon cœur.

A R L E Q U I N.

Ma bonne amie... est-il rien de trop beau pour toi... Mon pouvoir ne me paraîtra flatteur qu'en s'employant pour te plaire & te servir.

A R G E N T I N E.

Quel calme ta présence fait régner en ces lieux... Tout me paroît y ressentir de l'amour, puisque j'y suis avec mon Arlequin.

A R L E Q U I N.

Et moi tout m'en inspire partout où je me vois avec Argentine.

A R G E N T I N E.

Ce bosquet est charmant !... j'y reposerois volontiers .. Mais fatiguée d'une si longue route, si nous cherchions un azile, où l'on pût nous donner de quoi nous rafraîchir.

A R L E Q U I N.

Les trésors nous suivent en tous lieux. Tu n'auras désormais qu'à vouloir pour obtenir... Cette colonne que tu vois , peut à ma voix devenir un réservoir de l'eau la plus fraîche ou du nectar le plus enivrant. (*il la touche de son flacon : elle coule de l'eau.*) Bois, mon Argentine, c'est de l'eau de constance.

A R G E N T I N E.

Je ne fais comment m'y prendre , je n'ai point de vase.

(*Arlequin fait le lazzi de prendre de l'eau dans ses mains & de la lui faire boire.*)

Oh ! elle me paroît bien meilleure comme cela.

A R L E Q U I N.

Elle est fort bonne l'eau de constance !

A R G E N T I N E.

Où prend-t-elle sa source ?

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas à Paris... Mais tu avois chaud, & je crains que l'eau toute seule t'incommode ; voici du lait, si tu l'aimes mieux. (*La fontaine coule du lait.*)

A R G E N T I N E.

Merci ! bon Arlequin... J'aimerois mieux un petit verre de Malaga..

ARLEQUIN, *s'amusant.*

Oh ! là, garçon ?... apportez du meilleur... (*La fontaine coule du vin.*)

ARGENTINE.

O divin flacon !... Prends bien garde de l'égarer... Il nous rend tant de services...

ARLEQUIN.

Maintenant il va te faire connoître quels sont les habitants de ce pays.

ARGENTINE.

De grossiers bucherons peut-être...

ARLEQUIN.

Non, autrefois il n'y avoit ici que des ogres, mais par mon pouvoir je les ai tous métamorphosés en jolis sylphes & sylphides.

SCENE IV.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SYLPHES.

(Une musique légère se fait entendre, les sylphes & les sylphides forment un ballet gracieux & s'enlacent dans leurs chartrons avec des guirlandes de fleurs. Vers la fin du ballet deux druides entrent du côté opposé où sortent les danseurs.)

SCENE V.

ARLEQUIN, ARGENTINE,
GUYPAVANE, FANVAMPER.

GUYPAVANE, *à part à Fanvamper.*

Profitons du moment qu'Arlequin s'abuse par de vaines voluptés, pour lui ravir ce terrible talisman qui enchaîne notre pouvoir ; ce déguisement lui facinera les yeux, & lui inspirera une double confiance.

ARLEQUIN, *à Argentine, sans voir les faux druides.*

Tu vois, ma bonne amie, que le bonheur peut exister partout, à peine sommes-nous sur une terre étrangère, que les habitans s'empressent de te rendre hommage.

GUYPAVANE, *à Arlequin, d'un air hypocrite.*

Pardon, mon frere, si je vous dérange... Mais il est de notre devoir d'aller au-devant des étrangers.

ARLEQUIN.

Grande barbe, vous ne savez ce que vous dites ; si je suis votre frere , je ne suis point étranger.

GUYPAVANE.

Comment , jeune téméraire , vous osez parler avec autant d'irrévérence à un druide ! un ministre du ciel !... Il vous fera bien repentir...

ARLEQUIN.

Voilà une drôle de maniere de vouloir rendre service aux gens , que de commencer par les menacer.

GUYPAVANE.

Savez-vous que nous avons tout pouvoir en ces lieux ? C'est nous qui commandons au peuple.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez tout pouvoir ? eh bien tant mieux pour vous , je ne viens point ici pour écornifier votre puissance ; je vous en céderai même si vous en avez besoin.

GUYPAVANE.

Voyez un peu ce blanc bec ; qui êtes-vous pour oser nous parler de la sorte ?

ARLEQUIN.

Je suis Arlequin ; tremblez à ce nom redoutable. (*Satisfait de lui*) Ah ! ah !

GUYPAVANE.

De quel pays ?

ARLEQUIN.

De Bergame , en Bergamotte.

GUYPAVANE.

C'est différent. Nous ne sommes point de votre tribu , & tout vous est permis puisque vous ignorez nos usages.

ARLEQUIN.

Est-ce bien sûr que tout m'est permis avec vous ?

GUYPAVANE.

Dès l'instant que vous êtes étranger , notre loi le veut

ARLEQUIN.

C'est bien certain ?

GUYPAVANE.

Vous pouvez nous en croire,

ARLEQUIN.

En ce cas je vais profiter du privilège que me donne le titre d'étranger, pour vous donner à tous deux cette petite correction. (*Il les bat tous les deux ; les druides ne bougent pas plus que des thermes.*) Je crois qu'ils ont le cuir plus dur que le pavé d'une grand'route... Messieurs, vous n'êtes donc pas sensibles aux coups de bâton ?

GUYPAVANE.

Pardonnez-moi, Seigneur ; mais lorsque vous avez tiré votre épée sur nous, un charme surnaturel a paralysé tous nos membres, & nous n'avons pu faire aucun mouvement... Vous êtes sans doute un enchanteur ?

ARLEQUIN.

Je suis plus que cela... Je commande en ces lieux ; le petit trésor que je possède . . vaut cent fois mieux pour moi que le chapeau de Fortunatus... Il est-là... Il dort dans sa cachette.

GUYPAVANE.

Ce pays n'est pas sûr... Quelques personnes mal intentionnées pourroient vous ravir ce trésor... Déposez-le entre nos mains ..

ARLEQUIN.

Comment dites-vous cela ? (*à part*) Ce sont deux fripons ; mon talisman me l'avoit dit.

GUYPAVANE.

Comme ministre du peuple, nous sommes revêtus de son pouvoir, & tenons en dépôt ce qu'il a de plus cher.

ARLEQUIN.

Et dites-moi où habite ce peuple que vous gouvernez si bien ?

GUYPAVANE.

Dans des cabanes, sur des nattes de jong ; venez demeurer parmi eux.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous me prenez pour un sauvage, pour m'offrir d'habiter une cabane. Apprenez, Mr. le druide, que les plus belles maisons sont faites pour moi... Et vous allez en voir un échantillon : Maison, qui devez loger Arlequin & sa belle amie, sortez toute bâtie de dessous terre. (*Une maison paroît.*)

GUYPAVANE.

Rien n'égale notre surprise !

ARLEQUIN.

Eh bien, messieurs les druides, voilà comme on bâtit chez Plutus. (*à Argentine*) Viens, ma bonne amie, prendre possession de ta nouvelle demeure... elle sera durable comme notre amour, puisque ce petit dieu malin s'est plu à l'embellir pour toi.

GUYPAVANE.

Nous aurons l'honneur, si vous le permettez, d'accompagner madame.

ARLEQUIN.

Alte-là, s'il vous plaît... auparavant je dois faire une épreuve sur vous; si vous êtes des gens de bien, vous me ferez honneur & plaisir en entrant chez moi... autrement vous recevrez la juste punition due à votre témérité. (*Il agite son talisman & les druides se changent en arbres.*)

Allez, malheureux.. fuyez... je ne veux pas que ma maison soit entourée d'aussi mauvais voisins. (*Les arbres sortent, Arlequin entre dans la maison.*)

SCÈNE VI.

D. LOUIS, D. PEDRE, SCAPIN.

(*Les arbres sortent lorsque Scapin entre; ce qui l'effraye... Il se frotte les yeux croyant avoir des visions.*)

SCAPIN, *surpris*.

Oh! là. là... Notre maître...

D. LOUIS.

Des arbres qui marchent...

D. PEDRE.

Toujours de nouveaux prodiges!..

D. LOUIS.

O cruel Arlequin! si jamais je puis te vaincre, par combien de peine, de courage n'aurai-je pas mérité un tel succès.

D. PEDRE.

Redoublons de zèle... Les perfides ne peuvent être loin.

D. LOUIS.

Vous êtes encore dans l'âge où on a toutes ses forces, mon cher D. Pedre, tandis que dans le mien les fatigues d'une longue route se font sentir... Et l'instant où vous vous sentez le plus animé est celui où j'ai déjà besoin de repos.

D. PEDRE.

Que ne prenez-vous le frais sous ce berceau ; je veillerai pendant que vous réparerez vos forces ; ensuite nous continuerons nos recherches.

D. LOUIS.

L'avis est sage, & je le veux bien... Ce lieu n'est pas si désert que nous le croyons... J'aperçois un portrait oublié... Eh mais ! est-ce encore un prestige... C'est le mien, c'est celui qu'Argentine portoit à son col... Oh ! il n'y a plus de doute, elle est en ces lieux... Cherchons-là, & je me reposerai après.

D. PEDRE.

Cherchons... Fais le ciel que nous les découvriions.

(ils sortent.)

S C E N E V I I.

SCAPIN, ET QUELQUES GENS DE SA SUITE.

SCAPIN.

Ma foi que mes maîtres courent tant qu'ils voudront, pour moi je suis las de les suivre. Je ne suis ni père, ni amoureux, ce qui fait que je m'aperçois mieux de la soif & de la fatigue. Et tandis qu'ils vont faire encore des pas inutiles, je vais me rafraîchir à cette fontaine, car nos provisions sont épuisées...

(Scapin va boire à la fontaine.)

Elle est bonne... Ma foi voilà de l'eau qui a un goût charmant ! (Il boit encore & devient d'une grosseur extraordinairement prodigieuse. Les gens de la suite sont dans le plus grand étonnement.) Oh ! là.. là... Oh ! là.. Là... Oh ! là.. là..

S C E N E V I I I.

LES PRÉCÉDENTS, D. LOUIS. D. PEDRE.

D. LOUIS, voyant Scapin.

Encore une nouvelle ruse infernale de ce maudit Arlequin... Mon pauvre Scapin est-ce qu'on ta enforcé.

(Scapin fait entendre par ses signes qu'il a bu de l'eau de la fontaine, ce qui la rend aussi gros.)

D. LOUIS, lui tapant le ventre.

C'est une hydropisie... Aidez-moi, mon cher D. Pedre, je vais lui faire l'opération avec mon couteau de chasse.

S C A P I N.

Oh ! là... là.

(D. Louis déboutonne Scapin & à l'instant où il va pour le percer avec la pointe de son couteau de chasse, il part une grande quantité de feu d'artifice du ventre de Scapin, qui redevient aussitôt dans son état primitif.

S C A P I N.

Ouf!... comme je suis soulagé... un moment plus tard j'allois étouffer... C'est que je ne connois pas de boisson plus chaude que celle-là.

D. L O U I S.

Au travers de tous ces événemens bizarres... n'oublions pas l'objet principal de nos recherches : savez-vous où est ma fille ?

D. P E D R E.

Ton zèle a-t-il rempli notre attente ?

S C A P I N.

Je n'ai pu la découvrir nulle part. Celui qui vous l'a enlevée me tourmente par-tout, & je crois qu'à moins d'être le diable ou d'en avoir la puissance, nous ne viendrons jamais à bout de la retrouver.

D. L O U I S.

Ame pusillanime, un rien t'arrête... un noble courage peut-il se laisser fitôt, & ne devons-nous pas vaincre ou périr.

S C A P I N.

J'admire vos sentimens, mais, monsieur, si on vous avoit fait boire une limonade comme celle que je viens de rendre, votre soif des conquêtes seroit bientôt apaisée.

D. L O U I S.

Tu n'es qu'un poltron. . Frappe à la porte de cette maison : je veux m'informer si on a vu quelque chose de nouveau en cet endroit.

D. P E D R E.

N'exposez pas vos jours, je vous en prie, & laissez-moi le premier aborder dans cette retraite.

S C A P I N.

Vous allez voir, monsieur, qu'il va nous arriver encore quelques nouveaux malheurs.

D. L O U I S.

Frappe toujours, je suis là pour te défendre.

(Scapin frappe à la porte de la maison dont le pan tombe sur le théâtre. Un grand bras fort de la maison, prend Scapin à la gorge & le serre vivement.)

S C A P I N.

Là... ne vous l'avois-je pas bien dit... Nous ne tombons que de caribde en chaud-mal.

D. L O U I S.

Oh ! oh ! il y a encore quelque fripponnerie là-dessous... Voyons par nous-même, & tâchons de vaincre les obstacles qu'on nous oppose.

(*D. Louis frappe plusieurs coups : Argentine met la tête à la croisée.*)

S C E N E I X.

L E S M Ê M E S , A R G E N T I N E .

A R G E N T I N E .

Qui frappe là-bas?...

D. L O U I S.

Ah ! c'est donc vous, mademoiselle, qui faites courir votre pere dans un pays de magiciens... Mais je vous retrouve enfin, & vous allez...

A R G E N T I N E .

Mon pere, point de courroux, je vous prie.

D. L O U I S.

Fille dénaturée... Vous fuyez la maison paternelle ; vous réduisez un futur au désespoir, & me conduisez au tombeau.

A R G E N T I N E .

Je suis bien moins coupable que vous pensez.. Si vous saviez...

D. L O U I S.

Je ne veux rien entendre...

D. P E D R E.

Revenez, je vous en conjure.

D. L O U I S.

Rentrez dans le devoir, ou craignez ma juste colere.

A R G E N T I N E .

Si vous voulez que je me rapproche de vous, il faut au moins me pardonner.

D. L O U I S.

Méritez-vous encore que je fasse quelque sacrifice pour vous.

D. P E D R E.

Laissez-vous attendre, c'est votre fille qui parle.

D. Louis.

D. L O U I S.

Allons, puisque D. Pedre le veut, revenez embrasser un pere.

A R G E N T I N E *sortant de la maison.*

Mon pere...

D. L O U I S.

Ah! je vous tiens enfin... Ne croyez pas me jouer davantage...

A R G E N T I N E.

Est-ce là l'indulgence que vous accordez à ma soumission?

D. L O U I S.

Vous épouserez D. Pedre, ou je punirai votre perfidie.

A R G E N T I N E.

Quand vous m'avez rappelée avec douceur, je suis revenue dans vos bras avec confiance. A peine me retrouvais-je sous votre autorité que vous voulez déjà employer la violence; mais telle est la force de mon amour pour Arlequin, que vous ne parviendrez jamais à me faire épouser un autre.

D. L O U I S.

J'oublierai les liens du sang... Je vais fêvir contre vous, si vous ne rentrez dans le devoir.

D. P E D R E.

Menagez sa foiblesse, je vous prie.

D. L O U I S.

Holà! gardes...

A R G E N T I N E.

Je ne souffrirai pas qu'on m'emmene.

D. L O U I S *aux paysans de sa suite.*

Obéissez.

A R G E N T I N E *se défendant.*

A moi... au secours... on m'enleve... Arlequin... à moi...

S C E N E X.

L E S P R É C É D E N S , A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

Eh bien! qu'y a-t-il? quels sont les téméraires...?

D. P E D R E.

Alte-là, jeune audacieux... C'est son pere qui réclame ses droits.

E

ARLEQUIN à D. Louis.

Pere barbare! vous voulez donc faire le malheur de votre fille & d'un gendre qui vous eût chéri éternellement.

D. LOUIS.

Je n'écoute point ces vains propos... Le ciel me vengera de tes insultes.

ARLEQUIN.

Le ciel t'avoit-il donné une fille pour la rendre malheureuse?

D. LOUIS.

C'est elle qui cause mon infortune.

ARLEQUIN.

Non , ce n'est que votre aveugle entêtement... Mais je suis assez puissant pour vaincre tous mes ennemis ; & si vous ne consentez à m'accorder la main d'Argentine...

D. LOUIS *tirant son épée.*

Malheureux! je vais te percer le sein...

ARLEQUIN, *prenant son talisman.*

Je ne crains rien , j'ai de quoi parer vos coups.

(au même instant un Corbeau descend du ciel & vient enlever le talisman qu'Arlequin a entre les mains.)

ARLEQUIN.

O ciel! nous sommes trahis... N'importe , ne perdons pas courage , arrachons Argentine des mains de mon rival , & refugions-nous dans la maison.

(Il entre dans la maison , qui disparaît aussitôt , ce qui met Scapin en liberté. D. Louis , D. Pedre & Scapin emmènent Argentine.)

SCENE XI.

ARLEQUIN & DÉMONS.

(Les démons sortent de l'autre & viennent tourmenter Arlequin.)

(SCENE MUETTE.)

SCENE XII.

ARLEQUIN, DÉMONS.

(Démon, monté sur un monstre : c'est le même qui a paru à la scène seconde.)

LE DÉMON.

Démons, reconnoissez en moi un envoyé de Pluton... obéissez tous à ma voix. Le prince des enfers informé qu'Arlequin,

n'a plus le talisman qui le rendoit invincible , vous ordonne de le traduire à la cour... Que les plus zélés d'entre vous s'en emparent , le précipitent dans le gouffre qui conduit au noir séjour , & le suivent dans cet abyme de ténèbres.

(Les démons précipitent Arlequin dans le gouffre & s'y jettent tous , la tête en avant , avec une torche allumée à la main.) (Pluie de feu.)

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente les enfers : on y voit le trône de Pluton. Sur les côtés sont des Cavernes qui vomissent des flammes : on apperçoit dans le fond le flux qui roule des flots de sang.

SCENE PREMIERE.

PLUTON & DÉMONS.

SCENE DE PANTOMIME.

(Une marche de diables formant le cortège de Pluton , défile au son d'une musique déchirante : les uns portant des oriflammes , les autres des fourches & des épées enflammées. Quand Pluton est placé sur son trône , ayant ses trois ministres , Minoë , Éaque & Rhadamante à ses pieds , quelques démons forment un ballet dans le caractère.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, FÉMININI.

DÉMON.

Je viens apprendre au roi des enfers la nouvelle depuis si long-tems désirée... Arlequin possédoit un talisman avec lequel il rivalisoit notre puissance ; c'étoit un don de l'amour , notre ennemi commun. Un génie qui nous sert avec beaucoup de zèle , inspiré & guidé par Némésis , est parvenu sous la forme d'un corbeau à lui ravir le fameux flacon dans lequel résidoit tout son pouvoir. Maintenant qu'il est sans force & sans secours , il va paroître aux pieds de votre grandeur , pour y entendre & subir son jugement.

PLUTON.

Féminini , je suis satisfait du zèle que vous avez mis dans cette affaire... Je verrai avec plaisir cet Arlequin qui passe pour un bouffon... Mais avant de le faire paroître en ces lieux , je veux y voir ma cour complète... Qu'on se dispose à y recevoir la reine Proserpine.

S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENTS, PROSERPINE & SA SUITE.

(Le cortège de Proserpine est composé de ce que les enfers peuvent offrir de plus magnifique. Quand elle a pris place sur le trône, chacun se range suivant que les dispositions théâtrales l'exigent.) (Ballet)

P R O S E R P I N E.

Puissant roi, quelle fête se prépare... quels sont ces apprêts ?

P L U T O N.

Princesse, j'ai pensé vous faire plaisir en vous rendant témoin d'un jugement que nous allons porter contre un être bizarre, un mortel nommé Arlequin, que l'amour protège & qui ne cherchoit qu'à étendre son empire au dépens du mien.

P R O S E R P I N E.

Quoi qu'étrangere par goût aux actes de rigueurs, le nom & le caractère du personnage dont il s'agit me donnent envie de le connoître... Féminini, si le conseil est prêt, faites-le paraître.

(Féminini s'avance au son de la musique vers la coulisse, & emmène Arlequin.)

S C E N E I V.

LES PRÉCÉDENTS, ARLEQUIN.

A R L E Q U I N, *à qui on lance de la flamme en entrant.*

Prenez donc garde, vous allez me brunir le teint.

F É M I N I N I *à Pluton.*

Majesté, vos ordres sont exécutés.

A R L E Q U I N.

Majesté, ce vilain mauricault m'a dit que vous seriez bien aise de me voir.

P L U T O N.

Quel excès d'audace !... Est-ce ainsi qu'on parle à son souverain ?

A R L E Q U I N *à part.*

Il se fâche... apparemment que je n'ai pas assez observé les étiquettes... Parlons-lui plus poliment. (*haut*) Monsieur le diable, si vous êtes un bon diable, renvoyez-moi tout de suite sur la terre, ou sinon je vous donne à tous les diables.

P L U T O N.

Vous l'entendez... il méconnoît notre puissance. .

P R O S E R P I N E.

D'où vient ce jeune étranger ?

P L U T O N.

Réponds à la reine... D'où viens-tu ?

A R L E Q U I N *à part.*

Ah! c'est la reine; oh! qu'elle est belle!... (*haut*) Madame la souveraine des prisons, cachots, caves, souterrains, mines, cavernes, & autres lieux agréables, j'arrive de plusieurs pays, que je n'ai fait que traverser; mais avant j'étois fixé en France.

P R O S E R P I N E.

Dans ce pays où les femmes sont si heureuses ?

A R L E Q U I N.

Oui, madame, tant qu'elles ne sont pas mariées.

P R O S E R P I N E.

Où les maris sont si complaisants ?

A R L E Q U I N.

Oui, madame, tant qu'ils sont garçons.

P R O S E R P I N E.

On dit beaucoup de bien des françaises.

A R L E Q U I N.

On n'en dit pas encore assez.

P R O S E R P I N E

Comme cela, il faut les voir pour les connoître ?

A R L E Q U I N.

Quand on les voit, on ne les connoît plus, on les aime trop.

P R O S E R P I N E.

D'après ce que vous me dites, vos femmes sont parfaites : elles doivent être fideles à leurs maris.

A R L E Q U I N.

Autant qu'à leurs amants.

P R O S E R P I N E.

Comment!... est-ce qu'elles n'aimeroient pas bien sincèrement ?

A R L E Q U I N.

Oh! très-sincèrement.... les rubans & les dentelles.

P R O S E R P I N E.

S'amuse-t-on beaucoup à Paris?

A R L E Q U I N.

On a la manie de se plaindre, mais cela n'empêche pas les bals & les spectacles d'être suivis.

P R O S E R P I N E.

Cela n'est pas étonnant, la danse est un plaisir de tout tems.

A R L E Q U I N.

Ce plaisir chez les parisiens est devenu une étude : on danse moins pour s'amuser que pour se faire admirer.... On danse à présent à la ville avec autant de perfection qu'on dansoit autrefois au théâtre.

P R O S E R P I N E.

La foule va-t-elle au spectacle?

A R L E Q U I N.

Oui, au théâtre du Marais.

P R O S E R P I N E.

Qui vous apprend toutes ces nouvelles?

A R L E Q U I N.

Les journaux.

P R O S E R P I N E.

Qu'est-ce que c'est que les journaux?

A R L E Q U I N.

Ce sont des feuilles qui paroissent tous les matins & que l'hiver ne peut faner. Les unes sont comme des abeilles qui nous apportent le suc des fleurs, les autres comme des sentinelles qui veillent à nos plaisirs : elles offrent la variété & l'abondance.

P R O S E R P I N E.

Tout le monde pourtant n'en fait pas l'éloge.

A R L E Q U I N.

C'est que les journaux ont cela de commun avec les femmes : on voit plus de gens qui en disent du mal que de ceux qui peuvent s'en passer.

P R O S E R P I N E.

Arlequin, ta gaité me plaît, & ton sort me touche ; je vais implorer la clémence de mon époux en ta faveur, & si je puis obtenir ta grace, je te garderai près de moi pour m'instruire de tout ce qui se passe sur la terre.

ARLEQUIN.

Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour divertir & intéresser votre altesse sérénis-infernalissime.

PROSERPINE, aux Juges.

Vous voyez tout l'intérêt que je porte à ce malheureux... je me retire en le recommandant à votre humanité.

(*Proserpine sort avec le même appareil qu'elle est entrée.*)

SCENE V.

LES MÊMES, excepté Proserpine.

PLUTON.

Juges, qui m'aidez de vos lumières, vous êtes tous instruits de la cause d'Arlequin ; vous n'ignorez pas que la sévérité doit caractériser toutes vos actions, & combien le crime impuni laisse d'audace aux méchants. Vous allez déposer dans l'urne la boule fatale... Soyez inexorables.

(Un démon, juge, recueille les suffrages : grande détonation de bruit caverneux plus épouvantables que le tonnerre.)

PLUTON, après le recensement des boules.

Le destin l'ordonne ainsi : Arlequin mourra.

(A peine Pluton a-t-il prononcé ces paroles, que les démons apportent une roue d'Ixion, & que les parques paroissent au bruit d'une musique lamentable.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PARQUES.

SCENE DE PANTOMIME.

(Des parques tournent doucement autour d'Arlequin, & prêtes à lui trancher le fil de la vie. Quand Arlequin est dans cette perplexité, un grand bruit se fait entendre. Les parques & les démons sont effrayés & sortent. L'amour descend sur un nuage ; Arlequin l'aperçoit & bondit de joie.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, L'AMOUR.

L'AMOUR.

Arlequin, je viens te délivrer, je te rapporte ton talisman.
(*Il le lui donne.*) Tous tes maux vont finir, éloigne la mort qui planoit sur ta tête... Instruit qu'un malin génie t'avoit

enlevé ton flacon, je me suis mis à sa recherche, en reconnaissance des services que tu m'as rendus. J'ai été assez heureux pour le retrouver & te le rapporter.

Il te restoit encore un obstacle à vaincre, c'étoit l'amour de D. Pedre; mais depuis ton séjour dans les enfers, qui a été beaucoup plus long que tu ne crois, ce rival a brûlé de nouveaux feux pour Dona Isabelle; il est devenu son époux. D. Louis dégagé de sa parole, consent à te rendre toute son amitié. Quitte ces lieux, revole sur la terre, où le bonheur t'attend.

ARLEQUIN.

Amour! puissant Dieu qui fait le bonheur des hommes, reçois le tribut de ma reconnaissance. Et toi talisman qui m'es rendu, par ta puissance transporte-moi aux lieux embellis par la présence d'Argentine.

(Aussitôt le théâtre change & représente un lieu enchanteur, où Argentine est endormie sur des roses, & D. Louis debout à ses côtés.)

SCÈNE VIII, ET DERNIERE.

ARLEQUIN, ARGENTINE, D. LOUIS,

L'AMOUR, SYLPHES.

(Argentine se réveille & vient se jeter dans les bras d'Arlequin : l'Amour prend deux couronnes & les place sur leur tête : D. Louis est attendri.)

CHŒUR pendant le Ballet des Sylphes.

Chantons, chantons, dans ce beau jour

Le doux mariage

Que l'hymen engage

Sous les auspices de l'Amour.

Auprès de sa douce amie

Arlequin a le bonheur :

Pour être heureux dans la vie

Il ne faut avoir qu'un cœur.

FIN

5-71

52
1088
VZ24

Henrion, Charles
Les persécutions diaboliques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

